

Fabien Rodhain

# Et si j'y croyais ?

L'histoire qui pourrait bien changer votre vie...



Roman



*Et si j'y croyais ?*

*A la vie, qui réserve de belles surprises à ceux qui croient en elle,  
Et à ceux qui croient en elle*

*Aux êtres passés qui vivent en d'autres au présent,  
Et à ceux qui les font vivre*

*Aux hommes et aux femmes qui savent inspirer,  
Et à ceux qui s'en inspirent*

*Et si j'y croyais ?*

*« La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il existe une  
infinité de choses qui la dépassent »*

*Blaise Pascal.*

I.

*« Ce sont les pensées d'un homme qui déterminent sa vie »  
Marc Aurèle*

J'entendais vaguement la sirène, comme si elle venait du fond d'un tunnel. Elle se superposait à de nombreuses voix brouillées autour de moi, certainement depuis un certain temps. Je fis un effort surhumain pour ouvrir les yeux et vis, dans le flou, deux visages penchés sur moi. J'étais manifestement couché sur le côté gauche, et aperçus d'énormes blocs de pierre de l'époque romaine.

Une voix masculine dit énergiquement :

- la main dessus. Prêt ?
- Prêt ! répondit tout aussi franchement une autre voix d'homme.
- Go !

Je sentis la civière décoller du sol, d'un coup net mais maîtrisé, sans brutalité.

J'entrevis d'abord le mur romain puis après un demi-tour, je compris que nous progressions en montant sur un chemin qui surplombait le jardin de Cybèle où alternaient murs et pierres romains, zones d'herbe et jeux pour jeunes enfants. Ma vue se fixa sur un muret et un ensemble homogène de pierres, sans doute un morceau de la *Via Domitia*...

J'essayais de lutter mais ma vision était de moins en moins nette. Je me laissai agréablement aller au premier souvenir qui me vint, puis à nouveau je perdis connaissance en me laissant bercer par le mouvement.

II

« Eh bien, on peut dire que vous m'avez filé une peur bleue », me dit l'homme assis à côté de moi.

- Mais on dirait... une chambre d'hôpital ! Que fais-je ici, et vous... qui êtes-vous ? fis-je mollement.

- Vous sortez de... Attendez... Six heures de « coma léger », comme l'a nommé le médecin qui vous a ausculté.

- Vous n'êtes donc pas médecin ?

- Mon Dieu, non !

- Et savez-vous pourquoi je suis ici ?

- Vous ne vous rappelez donc de rien ?

- Non, précisément.

- Ni le parc, ni votre mallette, ni les voyous qui ont essayé de vous la voler, ni l'intervention de la police municipale ?

- Non, absolument rien.

- Eh bien... Je passais au square au moment où...

- Quel square ?

- Celui des vieilles ruines, au centre de Vienne, près du théâtre antique.

- Vous voulez dire le jardin de Cybèle ?

- Oui, c'est sûrement ça... Toujours est-il que j'y passais, au moment où vous tentiez de reprendre votre mallette volée par 4 ou 5 voyous, je ne sais plus... Vous sembliez sur le point de vous en sortir, quand l'un d'entre eux, le plus âgé je pense, vous a assommé d'un sérieux coup de barre de fer.

- Humm... (passant la main dans mes cheveux). Voici donc l'explication de ma migraine...

- En effet, et vous avez sans doute la tête dure, car je peux vous dire qu'il n'y est pas allé de main morte ! J'ai vu passer des policiers municipaux, je les ai alertés et à leur vue, les voyous se sont mis à détalier... Malheureusement, ils n'ont pas été rattrapés...

- Et vous, pourquoi m'avoir veillé ici ? Je vous en remercie, mais suis-je censé vous connaître ?

- Non non, rassurez-vous, vous n'êtes pas devenu amnésique, nous ne nous connaissons pas... Je m'appelle André Foruit et j'habite Lyon. J'étais de passage à Vienne pour acheter des billets pour le festival de jazz, vous savez c'est l'année brésilienne et Gilberto Gil va en faire l'ouverture... Vous connaissez Gilberto Gil ?

De nature un peu méfiante, j'avais toujours eu du mal avec les gens trop avenants à mon goût. Cet André Foruit avait l'air plutôt sympathique, mais que faisait-il là ? Et puis moi, j'avais des maux de crâne à m'en faire hurler, et certainement pas envie de parler jazz, capable à lui tout seul de me filer la migraine, d'ailleurs...

Ceci étant, ce monsieur semblait m'avoir été d'un grand secours, je lui devais bien un minimum de reconnaissance... sans compter qu'il pourrait m'en apprendre plus, en particulier sur cette mallette dont je ne me rappelais pas, et sur ce qui s'était passé. Comment l'éconduire poliment ?

- Monsieur Foruit ?

- Appelez-moi André !

- Si vous voulez... André, je ne voudrais pas vous paraître cavalier mais je suis dans un état très désagréable, j'ai sans doute besoin de me reposer et je voudrais voir le docteur pour savoir précisément où j'en suis physiquement. Mais j'aimerais vous exprimer ma gratitude dans un meilleur contexte... Puis-je vous inviter à dîner un de ces jours ? Voici mes coordonnées.

- Non non, je vous en prie, un acte minimum de civisme et de solidarité ne mérite pas de récompense, je ne l'ai pas fait pour cela et d'ailleurs à ma place, tout le monde en aurait fait de même !

- Je ne suis pas sûr, en tout cas vous l'avez fait... mais vous ne m'avez pas dit... Pourquoi m'avoir veillé ?

- Vous allez me trouver idiot... Les policiers ont appelé le SAMU en vous découvrant à moitié comateux... Les pompiers vous ont posé quelques questions sur votre identité, auxquelles vous étiez incapable de répondre... J'ai pensé au « pianiste », vous savez ce type qui a été retrouvé en Angleterre,

un véritable virtuose, apparemment amnésique, dont tout le monde ignore l'identité y compris lui-même, et je me suis dit que je vivais peut-être ce genre d'histoire en direct... et puis vous savez, je suis retraité, je n'avais pas forcément mieux à faire...

- Merci encore Monsieur Foruit, euh... André, j'insiste pour vous inviter, disons de manière... amicale alors, et pas pour vous remercier ! Je vous laisse mes coordonnées sur ce bout de papier, aurez-vous l'amabilité de m'appeler ?

- D'accord, avec grand plaisir. Vous savez, depuis que ma femme est partie (je n'ai toujours pas compris pourquoi, d'ailleurs !), j'apprécie particulièrement les restaurants : elle cuisinait tellement bien, cela me manque... Alors que moi par contre... Enfin les hommes c'est souvent ainsi...

- Oui, oui !

J'eus enfin la satisfaction de le voir se lever pour me serrer la main, me souhaiter un prompt rétablissement et sortir de ma chambre. La main sur la poignée de porte, il se retourna pourtant et m'adressa à nouveau la parole :

- J'allais oublier...

« Voilà qu'il la joue *Inspecteur Colombo* », pensai-je.

- Oui ?

- Votre mallette !

- Ma mallette... Quelle mallette ?

- Je vous ai dit, vous vous êtes battu pour votre mallette. Ca vous reviendra certainement très vite... Bref, elle est au commissariat.

- Au commissariat ?

- Oui, les policiers municipaux l'y ont déposée. Ils m'ont dit que vous pourriez la reprendre à votre guise.

- Bien, André, merci encore !

Je poussai un *ouf* de soulagement. J'allais enfin pouvoir me reposer et faire le point... Ce qui en réalité me plongea dans un profond sommeil.

\*

D'une manière aussi floue que peuvent l'être les rêves, il me semble avoir revécu toute la scène.

Je me vois effectivement dans le jardin de Cybèle à Vienne, assis sur un gros bloc de pierre. J'observe des enfants en train de jouer dans la petite plaine de jeux installée sur le côté de ce lieu historique exceptionnel.

Mon regard se porte régulièrement sur une mallette qui semble abandonnée au milieu des ruines. Un groupe d'enfants s'en approche bruyamment, avec l'évidente volonté de préparer un mauvais coup. Ils sont cinq. Celui qui semble être le meneur ne doit pas dépasser les quatorze ans, mais a l'air bien dégourdi. Les autres ont certainement entre dix et douze ans.

Sous la surveillance de ses acolytes, le meneur se saisit de l'objet et commence à en sortir des documents manuscrits. Il les estime certainement sans importance et les jette avec dédain ; les papiers commencent à se répandre au milieu des ruines. Dans mon rêve, il me semble qu'il y a là des milliers de feuilles...

Je suis un peu triste pour le propriétaire de la mallette, je me dis qu'elle représente peut-être pour lui un trésor... mais en même temps je trouve qu'il n'y a pas de quoi s'apitoyer, c'est bien peu de chose face à tant de difficultés que l'on peut rencontrer dans la vie... Et puis, quelle idée de laisser traîner un objet sans doute important dans cet endroit...

Mais subitement, comme un battement de cœur différent, me submerge l'envie de faire quelque chose qui ait du sens. Aider quelqu'un, me dépasser. Juste quelques instants, me sentir dans la peau d'un héros plutôt que dans celle d'une victime comme trop souvent par le passé... Devenir important pour une personne ! Et puis, y a-t-il vraiment des risques avec une bande de marmots...

D'un élan je me lève, fermement décidé à reprendre cet objet à ses tortionnaires.

\*

Ma frustration fut grande lorsque la scène s'interrompit et que la suite s'évanouit, stoppée violemment par la désagréable sonnerie du téléphone de ma chambre. Un peu hébété, je décrochai celui-ci pour entendre une voix féminine et sèche me dire :

- Communication pour la chambre 303.
- Mais personne ne sait que je suis...

Même pas le temps de finir ma phrase et j'eus mon interlocuteur au bout du fil :

- Re-bonjour, excusez-moi de vous déranger, c'est André !
- André ???
- Oui André Foruit, vous savez !
- Oui oui je sais, (*un peu cynique*) quel bon vent vous amène André ?
- J'ai oublié de vous dire tout à l'heure, une dame est arrivée au milieu du brouhaha avec les

policiers, les voyous, les curieux et tout le reste... Elle m'a dit qu'elle était très pressée et qu'elle devait partir, mais elle m'a demandé de vous donner son numéro en vous demandant de la rappeler. « C'est de la plus haute importance », m'a-t-elle dit.

- Ok André merci beaucoup, si vous avez encore oublié quelque chose vous pourriez me l'envoyer par lettre ou par mail, au moins je pourrai peut-être me reposer un peu ! Bonne soirée !

Sur ce, je raccrochai le combiné.

Je fus instantanément assailli d'un sentiment de culpabilité : je m'étais fait agresser par des voyous alors que j'essayais de récupérer une mallette qui manifestement ne m'appartenait pas, j'avais été aidé, peut-être sauvé par cet homme, et je ne trouvais pas mieux que de le traiter comme un indésirable. D'accord il était un peu collant, mais il ne méritait certainement pas cela...

Pris de remords, je décidai de l'appeler dès le lendemain... Sauf que si je lui avais laissé mon numéro, moi je n'avais pas le sien ! Pour faire amende honorable, je n'avais plus qu'à espérer qu'il ne soit pas vexé au point de ne pas me rappeler... Quant à cette femme surgie de nulle part pour une affaire « de la plus haute importance », je n'y accordai pas grand intérêt, il devait y avoir erreur sur la personne...

Je m'avouai cependant que cette ambiance de bravoure et de mystère m'entourait d'un halo fort agréable, nouveau et surtout tellement différent de mes états d'âme du moment, juste quelques heures auparavant...

Je m'endormis sur cette pensée, en me concentrant pour retourner à la suite de mon rêve. Malheureusement, je plongeai cette fois dans une sorte de délire totalement absurde, sans queue ni tête.

\*

Je suis enfant et me vois tel que je l'ai été réellement : maigre, hésitant, volontaire mais me trouvant pourtant si souvent impuissant face aux situations réelles.

Je me promène sur une plage déserte, jolie mais en proie à une violente pluie, sur le point de tourner à l'orage sous un ciel menaçant. Pourtant rien ne me dérange, je n'y suis ni bien ni mal : j'y suis habitué, indifférent. D'une certaine manière, la noirceur qui contraste avec la beauté du site m'attire, même.

Au moment où va éclater l'orage, je trébuche sur le bout d'un objet qui dépasse du sable. Cela ressemble à une anse de carafe, je le déterre et à ma grande stupéfaction, découvre une lampe ancienne qui brille comme un sou neuf. La lampe d'Aladin ! Moi qui n'ai jamais été attiré par ce conte, prends l'objet en main et m'apprête à le frotter avec mon t-shirt mouillé, quand je me dis : « attends, il s'agit de la véritable lampe d'Aladin, un génie va donc apparaître et tu ferais mieux de réfléchir tout de suite à tes trois vœux, plutôt que d'être pris de court une fois le moment venu ! ».

Sans tarder, encore plus indifférent à la pluie et au risque d'orage, j'échafaude des rêves tous plus délirants les uns que les autres. Etre chanteur professionnel, posséder une maison au bord de la mer avec deux garages : l'un abritant un splendide trois-mâts, l'autre constituant le départ d'un tire-fesses montant jusqu'au sommet d'une superbe piste de ski sur une montagne en chocolat blanc... avoir une Ferrari flambant neuve... réaliser des fantasmes... habiter une maison dont chaque robinet distribuerait son divin breuvage : Côte Rôtie, St Joseph, et même Romaney-Conti pour la fontaine du patio ... Vivre entouré de gens que j'aimerais et qui m'aimeraient, qui iraient et viendraient dans ces lieux magiques.

Je regarde mon corps. C'est bizarre, c'est celui d'un enfant. Pourtant, je suis conscient que mes pensées sont à la fois adultes et enfantines, sans distinction, tabou ni frontière.

J'ai l'impression de passer des heures à peser le pour et le contre, établir un classement. J'essaie de me rappeler précisément du conte : le génie demande-t-il un classement entre les vœux, pour exécuter le meilleur en dernier ? A l'inverse, s'il disparaît après le premier vœu, que deviendront les autres ? Et si c'est un génie humaniste, ne me trouvera-t-il pas trop égoïste de ne penser qu'à moi ?

Je songe à utiliser une vieille blague de potache, en lui annonçant deux premières demandes concrètes puis : « comme troisième vœu, ce que je souhaite c'est pouvoir refaire trois vœux ! » Oui, mais si jamais Aladin n'a pas d'humour, il risque de mal le prendre, non ?

Je ne parviens pas à me décider et, surtout, je ressens l'incapacité de le faire. Cela m'arrive souvent dans ces rêves où je dois me battre pour me défendre, et dans lesquels mon bras ne parvient pourtant pas à décoller du corps, comme privé d'énergie. Il m'arrive la même chose pour la parole : la bouche est ouverte mais aucun son n'en sort, malgré tous les efforts du monde.

Dans un travail intellectuel d'organisation, de tri, de décision, je lutte contre cette impuissance et m'apprête enfin à frotter la lampe, quand surgit derrière moi un enfant qui semble avenant et que je regarde marcher vers moi. Je suis confiant, oubliant l'objet que je serre contre moi. Je considère spontanément l'enfant comme un ami.

Arrivé à moins d'un mètre de moi, il jette un rapide coup d'œil à la lampe, puis à mon visage. Sans dire un mot, il bondit vers la lampe avec la rapidité de l'éclair, et me l'arrache. Puis il disparaît, comme évanoui dans l'air.

Je veux courir, le retrouver, mais où ? Je pars dans un sens, mais mes jambes piétinent. Pire, je les sens s'enfoncer dans le sable. Alors je me calme et regarde autour de moi. Il n'y a rien.

Je suis le plus malheureux du monde : parce que je n'ai plus la lampe, mais aussi et surtout, parce que je n'ai pas su profiter de ce cadeau du ciel, me faisant rouler par un enfant à l'apparence sympathique.

Je pleure, et j'implore le ciel de m'envoyer une idée pour récupérer l'objet magique.



III

Je pus sortir de l'hôpital le lendemain, après quelques formalités et derniers contrôles. Le médecin m'expliqua que j'avais subi un traumatisme crânien assez violent, avec une courte perte de connaissance. Qu'ils m'avaient gardé pour surveillance, et qu'un peu d'aspirine finirait par dissiper mes migraines, déjà devenues supportables. De toute façon, j'avais l'impression que le seul fait de quitter cet hôpital me rendrait la forme...

C'était le milieu de la matinée, et je décidai d'aller boire un café sur une terrasse de l'avenue la plus jolie de la ville.

Je fus d'abord touché par une sensation agréable à la vue de ce lieu à la fois ensoleillé et ombragé, plein de vie. Mais à l'observation des hommes et femmes qui m'entouraient, je me rendis compte que je somrais à nouveau dans mon errance : je me sentais tellement différent d'eux ! Je mesurais l'écart entre leur vie et la mienne que je trouvais vide de sens, peuplée de mes fantômes.

J'avais le regard fixe droit devant moi, et m'aperçus que mes pensées grises avaient pour toile de fond le commissariat ! Aussi sec, me revint à l'esprit la fameuse mallette, la cause de tout.

Devais-je ou non aller la réclamer ?

- *Comment ça, réclamer ? Elle n'est pas à toi !*
- Oui, mais quelque part je mérite bien cela, je me suis fait tabasser pour cette mallette abandonnée !
- *Justement, tu ne trouves pas qu'elle t'a déjà causé assez de soucis ?*
- C'est vrai, mais je sens que quelque chose me lie à cette mallette !
- *Tu ne crois pas que tu te tournes des films ? Ta vie liée à une mallette ? Mon pauvre garçon, on voit bien que tu es désespéré, et que tu t'accroches aux branches !*
- Il faut parfois suivre son intuition...
- *L'intuition du vol ?*
- Du vol, du vol, cette mallette était clairement abandonnée... Et puis, mon objectif depuis le début est de la rendre à son propriétaire, même si j'avoue que maintenant, j'aimerais bien savoir ce qu'elle contient !

Assez de ce dialogue intérieur, j'avais pris ma décision et je récupèrerais cette mallette. On verrait bien après.

Premier obstacle : que dire aux policiers ? La vérité ? Je ne risquais pas de la récupérer, dans ce cas... Donc, plutôt option « bonjour, je viens récupérer ma mallette ». Mais ils me demanderaient certainement la description de l'intérieur, et à part le manuscrit sous forme de feuilles volantes, je ne savais absolument pas de quoi elle était composée ! Peut-être même que le nom de son propriétaire était inscrit à l'intérieur et dans ce cas, je risquerais carrément de passer pour un voleur...

Je décidai de tenter le tout pour le tout, et de justifier mes approximations par de l'amnésie partielle. Après tout, les policiers savaient bien que j'avais risqué ma vie pour reprendre la mallette, d'ailleurs d'office tout le monde me l'attribuait, et une petite amnésie était certainement crédible.

Aussitôt dit aussitôt fait, je laissai sur la table le prix de mon café, et me dirigeai vers le commissariat avant de changer d'avis...

Après une petite attente, vint mon tour. Le policier de faction ne m'avait pas l'air spécialement sévère, mais lorsque je regardai son visage je fus subitement tétanisé par le mensonge que je devais formuler. J'avais envie de rebrousser chemin, mais je m'accrochais à ma volonté pour poursuivre : « si tu n'es même pas capable de cela, comment vas-tu t'en sortir dans la vie ? »

Je pris donc une grande inspiration et ma voix la plus posée pour demander : « Bonjour monsieur, j'ai été agressé hier par des voyous, et je viens récupérer la mallette qu'ils ont essayé de voler ». J'avais mis toute mon application à exprimer une phrase sans le moindre mensonge : je n'avais pas dit que la mallette était à moi...

- Votre nom ?
- Aymeric Le Frennec
- Où et comment cela s'est-il passé ?

- Au jardin de Cybèle. J'ai perdu connaissance, j'ai été secouru par un homme que je ne connaissais pas et par des policiers municipaux, la mallette a été déposée ici. On m'a fait dire que je pourrais la récupérer dès que je serais rétabli (*je n'avais toujours pas menti !*)

- Bien monsieur, je dispose en effet d'une déclaration d'intervention réalisée par les policiers municipaux. Merci de la lire, ajouter vos commentaires si nécessaire, la compléter avec vos nom, prénom, adresse et numéro de téléphone, me présenter vos papiers d'identité et signer là. Les voyous n'ont pas été retrouvés, mais je suppose que vous allez porter plainte contre X ?

Cela se passait étonnamment bien, l'affaire était presque entendue...

J'étais donc en train de réaliser une des plus grosses supercheries de ma vie sans que je sache réellement dans quel but, et voilà que je me retrouvais hors-la loi (même si c'était pour la bonne cause, dans mon esprit !). N'étant pas moi-même irréprochable, je me refusai à porter plainte contre ces mineurs, d'autant que s'ils étaient retrouvés (ce qui était peu probable), la responsabilité retomberait certainement sur leurs parents...

Je remplis donc le formulaire, présentai mes papiers d'identité et précisai le plus sérieusement et gravement possible :

- Je n'ai rien à ajouter à cette déclaration et je ne tiens pas à porter plainte contre ces enfants.

- Alors vraiment, ça devient incroyable : les gens portent plainte pour la taille des haies de leur voisin, mais pas quand ils se font casser la tête ! Enfin bon, c'est comme vous voulez...

Un léger frisson parcourut mon échine. J'eus l'impression de m'être mis à dos ce policier, et je réalisai que ma réponse était stratégiquement mauvaise : si j'étais vraiment le propriétaire de cette mallette, pour quelle raison refuserais-je de porter plainte contre des gamins qui m'auraient violenté pour me la voler ? Je le regardai droit dans les yeux, et j'eus l'impression qu'il pensait la même chose que moi. Je sentais mes jambes de plus en plus molles.

- Je vais chercher votre mallette, merci de bien vouloir patienter, monsieur.

- Je vous en prie.

Quelques minutes plus tard le policier était de retour, le visage plus avenant.

Il enfila des gants blancs, et me dit :

- Contrôles d'usage. Me permettez-vous d'ouvrir votre mallette ?

- Euh... Oui bien sûr, pourquoi ?

- Je dois vérifier que vous en êtes bien le propriétaire. Votre nom y est-il inscrit quelque part ?

Voilà, le vent tournait... Je me dis que ce policier était bien plus rusé qu'il en avait l'air, et j'estimai qu'entre trente et trente-cinq ans, il devait en effet bénéficier d'une bonne dizaine d'années d'expérience des tricheries humaines... Aïe aïe aïe... Je décidai de garder le cap du moindre risque.

- Je ne crois pas.

- Comment ça vous ne croyez pas ??? C'est votre mallette ou non ?

- Oui bien sûr... (*ça y est, cette fois j'avais réellement basculé dans le mensonge...*)... Mais j'ai subi un coma suite à cette agression, et je ne me rappelle plus de certains détails récents... Je sais que j'avais décidé d'y glisser une carte de visite bien visible, au cas où, mais je ne me rappelle plus si je l'ai fait ou non... (*alors là, je me lâchais !*)

- Je vois... Je l'ouvre puisque vous m'en avez donné la permission... Pouvez-vous me décrire son contenu ? (*ouf, il n'y a pas le nom de son propriétaire !*)

- Il y a un manuscrit en feuilles volantes, j'en suis certain car j'y tiens, mais je ne sais plus si des affaires professionnelles s'y trouvent.

- Et de quel genre « d'affaires professionnelles » s'agirait-il ?

- D'un fichier de clients notamment. Je suis ingénieur commercial.

- Je ne vois rien d'autre qu'un manuscrit. Pouvez-vous m'en dire plus à ce sujet ? Le contenu de sa première page ?

- Euh... Les pages se sont envolées lors de mon agression, je suppose qu'elles n'ont pas forcément été rangées dans l'ordre...

- Ah, vous vous rappelez de ce détail mais pas du reste ?

- C'est ce que m'a expliqué le médecin, à l'hôpital. Après une perte de connaissance, certains souvenirs récents disparaissent et d'autres non, il n'y a pas forcément de logique...

- Monsieur, est-ce que vous vous rendez compte que tout ce que vous avez à dire au sujet de cette mallette, est qu'elle contient un manuscrit ? Comme les témoins ont décrit une altercation autour de la mallette sans vous avoir vu auparavant avec celle-ci, rien ne me prouve que l'objet vous appartienne !

- Je m'en rends compte et j'en suis désolé. *Je tentai de simuler l'agacement légitime, en montant la voix* : Mais que voulez-vous que je vous dise ? Je suppose que bien des gens se promènent dans la rue sans avoir étiqueté leurs affaires ! Ce n'est pas forcément intuitif et c'est la première fois de ma vie que ce genre de chose m'arrive !

- Ok ok... Pouvez-vous m'en dire un minimum sur le contenu de votre manuscrit, et me permettre d'en lire quelques mots pour les confronter ? (*cynique*) : je suppose que vous devez en avoir quelques bribes de souvenirs, si vous y tenez autant...

- Oui bien sûr...

Je levai la tête vers le plafond. C'était l'instant de vérité. Que dire ? J'aurais tellement aimé ne pas être là, rentrer dans un trou de souris, ou encore avouer la vérité, mais c'était trop tard, bien trop tard. Je craignais que mes jambes me lâchent...

Vite, une inspiration ! Que puis-je dire qui soit suffisamment général pour être forcément vérifié ? Une idée m'arriva comme un boulet et à mon propre étonnement, j'ouvris la bouche pour l'énoncer sans y réfléchir :

- Il s'agit de réflexions philosophiques sur la vie, en réalité l'ébauche d'un livre... (*qu'est-ce qui m'avait inspiré cette stupidité ? C'était très risqué !*)

- Voyons un peu (*saisissant une feuille*). En effet, les pages ne semblent pas être dans l'ordre. Je lis le premier paragraphe, si vous me permettez : « **Principe de responsabilité. Nul n'est responsable de ce qui lui arrive, mais nous sommes tous responsables de ce que nous faisons de ce qui nous est arrivé** ». Ca ressemble bien à ce que vous dites. C'est un peu mince, mais je veux bien croire que cette mallette vous appartienne (*J'ai gagné !*). De toute manière (*il me fixe droit dans les yeux*), je suppose que vous savez ce que vous risqueriez à faire une fausse déclaration devant deux policiers assermentés et à subtiliser la propriété d'autrui ?

Je le regardai moi aussi fixement et si plus tôt j'avais eu l'impression qu'il lisait en moi comme dans un livre ouvert, cette fois je voyais clair dans son jeu. Dernier coup de bluff de sa part, c'était donc gagné ! Moi aussi j'avais déjà joué au poker !

Il ne fallait surtout pas que j'arbore le moindre sourire, cette mallette était censée être la mienne, et la récupérer était donc tout simplement normal...

- Bien sûr que je le sais, enfin je l'imagine, de toute façon cette mallette est à moi.

- Bien, merci de signer ici la décharge, et au revoir monsieur. Faites attention à vous, et à vos affaires !

- Merci beaucoup, et bonne journée.

Poussant la porte du commissariat, j'entendis le policier se retourner vers son collègue et dire : « Je t'en foutrai du principe de responsabilité... Encore un qui se croit plus malin que les autres... Intello raté ! ». La puérité de sa phrase s'ajouta à mon sentiment de victoire pour dessiner sur mon visage un sourire radieux, expression d'un sentiment inconnu de moi depuis trop longtemps.

Une interrogation traversa mon esprit : comment donc cette curieuse (et bonne) idée de « réflexions philosophiques, ébauche d'un livre » était-elle arrivée jusqu'à moi dans le commissariat ? Mystère.

Je me dis que le hasard faisait parfois bien les choses, et me dirigeai vers mon appartement.

IV

*« Il n'y a qu'une façon d'apprendre, c'est par l'action »  
Paulo Coelho*

« A nous deux ! », fis-je à la mallette posée sur la table de la cuisine, devant moi, la main droite armée d'un verre de Viognier frais. D'un côté j'étais impatient de découvrir le manuscrit, de l'autre je craignais d'être déçu... D'autant que lorsque je pensais à la phrase lue par le policier au commissariat, je ne pouvais pas franchement lui donner tort : effectivement, elle faisait un peu « intello raté » ! Et elle me dérangerait, sans que je sache vraiment pourquoi.

Il était temps de découvrir, enfin. J'ouvris la mallette pour en sortir le manuscrit, et posai celui-ci précautionneusement sur la table.

Première surprise : je ne risquais pas de savoir si les pages étaient dans l'ordre ou non, elles n'étaient pas numérotées ! J'entrepris donc comme première tâche de les remettre dans l'ordre. Je me disais que logiquement, le premier mot de chaque feuille devait suivre le dernier mot d'une autre feuille ; cela me permettrait d'en reconstituer l'ensemble, et j'y tenais avant d'en commencer la lecture ! A vue de nez il devait y avoir une centaine de pages, la tâche était réalisable.

Je constatai alors que l'écrivain avait pris la précaution de systématiquement finir ses phrases à la fin des pages, si bien que mon idée ne serait d'aucun effet ! Allais-je devoir lire l'ensemble de ces pages, avant d'en trouver le classement logique ? Les combinaisons étaient infinies ! D'autant que dans le parc, certaines feuilles avaient certainement disparu...

La présentation était très hétérogène : certaines pages étaient très chargées en texte, d'autres contenaient seulement ce qui me semblait être un titre. Sans doute les textes suivaient-ils le titre, pour l'expliquer...

Je me dis que l'important n'était pas forcément dans l'ordre, et que si l'écrivain l'avait voulu ainsi, il avait certainement ses raisons... Mais avait-il simplement prévu que ses écrits fussent lus, peut-être même s'en préservait-il, avec ces pensées sibyllines et ces textes indépendants les uns des autres ? Peut-être était-ce encore le brouillon d'un ouvrage qu'il allait réaliser plus tard ? Le manuscrit me semblait un peu trop soigné pour cela.

Je commençais à sentir que j'avais intérêt à laisser de côté mon habituelle logique cartésienne, à faire autrement. Et puis, j'avais envie de me rassurer sur l'intérêt de ce manuscrit : après tout, j'avais commis un délit pour lui ! Je pris donc une feuille au hasard, en plein milieu. Elle ne contenait qu'une phrase : « La carte n'est pas le territoire ». Traité de géographie ?

J'en pris une autre : « Même un vent de face peut permettre d'avancer vite ». *Ah, je commence à faire un lien.* Cartes, vents, s'agirait-il d'un document en rapport avec la navigation en mer ?

Une autre. Une page pleine, cette fois, que je survole avec impatience, lisant en diagonale. Cela ressemble à la synthèse d'une étude menée dans le milieu de la médecine. Plus aucun rapport avec les deux premiers sujets ! Quel est le sens du manuscrit, ou tout simplement, en a-t-il un ?

J'étais de plus en plus déçu. Allez, une dernière page au hasard : « Faites confiance à votre inconscient ». *Pfft ! Tu parles d'une ânerie !* Voilà pourquoi j'avais pris des risques insensés, un ramassis de pensées à deux balles écrites par un adolescent attardé ? *Je le retiens mon inconscient, il n'aurait pas pu me prévenir ?*

Bon, d'un autre côté, personne ne m'avait demandé d'aller la chercher cette mallette, alors du calme... Si seulement j'avais eu les coordonnées de son propriétaire, j'aurais pu la lui retourner, passer pour un héros et ne plus jamais entendre parler de cette histoire... Et puis aussi, quelle idée d'espérer des choses folles d'une mallette ? Vraiment, merci mon « inconscient » ! *Il ferait mieux d'être un peu conscient, tiens !*

Autant j'avais placé d'espoirs dans cette mallette, autant je la rejetai à présent. Son image avait changé à mes yeux : elle était devenue terne, sans intérêt, responsable de ma mauvaise humeur de l'instant. Je la regardais, posée sur la table, comme si elle était une personne qui m'aurait trahi.

Le téléphone sonna.

- Allô ?

- Bonjour, c'est André Foruit, vous me remettez ?

- Oui bien sûr André ! *Premier réflexe, je peste d'entendre ce « lourdaud » puis je me reprends instantanément au souvenir de mes résolutions...* Je suis content de vous entendre, je tenais à m'excuser pour mon comportement pas très sympa de l'autre jour, au téléphone...

- Oh ne vous billez pas, vous n'étiez pas dans votre assiette et puis vous savez, à mon âge j'en ai entendu des vertes et des pas mûres et là, ce n'était pas bien méchant... Vous allez bien ?

- Ca va, ça va... Mais si vous saviez ce que j'ai trouvé dans la mallette !

- Comment ? Vous avez trouvé des choses pas à vous ?

*Quel abruti, je viens de me trahir !*

- Euh... oui en quelque sorte, au milieu de mon manuscrit il y avait des slogans électoraux sans doute ramassés par terre par ces jeunes...

- Ce n'est pas bien grave !

- C'est vrai... C'est juste qu'il s'agissait d'un parti d'extrême droite, cela m'a un peu agacé...

- Tiens c'est drôle, vu la tête des jeunes je ne les voyais pas voter facho... Enfin, on trouve de tout dans la nature ! Alors, physiquement vous allez bien ? Je voulais surtout prendre de vos nouvelles...

- Oui oui je vais bien, mes douleurs au crâne ont presque complètement disparu... Pour le moral, c'est autre chose...

- Eh bien mon ami, si le moral n'est pas terrible, j'ai ce qu'il vous faut !

- Comment cela ?

- Vous vivez seul, pas vrai ?

- Oui, comment le savez-vous ?

- C'est mon petit doigt qui me l'a dit. Et alors vous savez, la dame dont je vous ai parlé...

- Non, qui ?

- Celle qui m'a donné ses coordonnées en me disant que vous deviez la rappeler

- Ah oui, l' « affaire de la plus haute importance » ?

- C'est ça. Elle insiste ! Elle m'avait demandé mes coordonnées, elle m'a rappelé aujourd'hui et tient absolument à vous rencontrer.

- Mais pourquoi ?

- Je n'en sais rien, moi, elle ne me l'a pas dit ! Mais je vous garantis que si vous la voyez, vous n'allez pas longtemps vous dire que ce n'est pas important, mon gaillard !

- Monsieur Foruit, ce n'est pas parce que je vis seul, que j'ai envie de sauter sur tout ce qui bouge ! Je suis très bien, tout va bien, merci !

- Je ne dis pas, mais je ne vois pas non plus pourquoi vous refuseriez de rencontrer, ou simplement rappeler, une dame qui souhaite vous contacter ! De quoi avez-vous peur ?

- Là, vous marquez un point... Humm humm... (*faussement intéressé de très loin*) Et de quoi a-t-elle donc l'air, cette dame ?

- Ah je savais bien qu'un cœur et un corps d'homme avec tout ce qu'il faut vivaient derrière cette carapace ! Alors voilà je vais vous dire mon ami, comment elle est...

S'ensuivit une description que je n'aurais pas imaginée de la part de ce monsieur, qui avait manifestement la libido bien active et le franc-parler de celui à qui le privilège de l'âge permet (presque) tout ! Ainsi entre autres, passé la description de sa poitrine, l'expression que j'avais entendue seulement de mon grand-père : « elle a des yeux à faire sauter les boutons de braguette.. ».

Allez, pourquoi ne pas la rencontrer, mais seulement pour lui faire plaisir, bien sûr... J'autorisai donc André à donner mes coordonnées à cette jeune femme. Après avoir raccroché mon combiné, je me sentis l'impatience d'un gamin avant la nuit de Noël. « Tout feu tout flamme, je te reconnais bien là », pensai-je avant que mon regard se dépose sur la mallette qui elle, avait définitivement perdu toute grâce à mes yeux.

Le mystère continuait donc, mais en chair et en os cette fois, et c'était bien plaisant.

Un séjour dans le cagibi ne ferait pas de mal à cet insolent objet qui, non content de me faire violenter pour lui, ne révélait pas le moindre intérêt.

Kristina Van de Wilde était une jeune femme dynamique, intelligente et plutôt jolie, au caractère affirmé. Elle avait commencé sa carrière dans l'informatique mais s'était assez rapidement lassée de ce métier qu'elle trouvait bien trop stressant et pas assez humain à son goût. Attirée par la santé, elle avait cherché à se reconvertir dans cette spécialité mais était effrayée par les études nécessaires. Travaillant à Bruxelles, elle était alors tombée par hasard sur une annonce parisienne qui titrait « devenez visiteur médical » et, séduite par la rapidité de la formation, s'était lancée dans cette spécialité.

Elle ambitionnait bien plus, mais voulait utiliser ce poste comme un tremplin, rêvant de rencontrer le docteur qui décèlerait en elle les grandes qualités humaines qu'elle possédait.

Elle vivait ainsi en France depuis à peine plus d'un an et se sentait condamnée à réussir, après s'être trompée de direction une première fois. Surtout lorsqu'elle pensait à sa famille, dans l'incompréhension totale de ses choix... Et à son petit ami, lui aussi opposé à ce changement et qui avait fini par rompre, lui prédisant tous les maux de la terre, en France...

Poussant la porte du pub elle tourna instantanément la tête vers la droite. Elle cherchait l'homme dont j'avais donné la description physique et qui buvait un café, un journal roulé posé sur la table devant lui. C'était le code.

Moi, au fond du bar à droite, un journal devant moi, j'examinais depuis exactement 17h30 toutes les jeunes femmes qui entraient dans le bar, dans l'attente de celle qui me reconnaîtrait à mon signalement... Ce qui ne manqua pas !

Elle pensa : « *Il est plutôt mignon ce beau brun, avec son air d'enfant qu'on a envie de protéger ... En plus, je suis sûr qu'il possède une superbe paire de fesses !* »

Je pensai : « *Bon, évidemment il a exagéré le sieur André, il fallait s'y attendre... Sympa mais tout de même pas canon, la minette ! Elle a surtout l'air d'être gentille...* ».

Kristina transpirait en effet la douceur et la gentillesse. Un compliment qui l'agaçait, à la fin. Elle se lassait d'être vue comme une femme-enfant, incapable de faire le moindre mal, et aurait préféré avoir une image de femme, tout court.

- Vous êtes bien Aymeric Le Frenec ?
- Oui, et vous Kristina Van de Vilde ?
- Oui c'est ça (*s'asseyant*), simplement cela se dit « de Wilde », c'est un W comme dans « Waouh ! ». Et généralement on m'appelle plutôt Tina, j'aime bien...
- Excusez-moi, j'ai juste lu votre nom sur le mot que vous avez laissé à André Foruit, je ne savais pas comment cela se prononçait...
- Ne vous excusez pas, j'ai l'habitude : en France, tout le monde me fait le coup, tu sais !
- Vous êtes d'origine belge ? Ou bien hollandaise ?
- Un peu des deux... Je SUIS belge, avec des origines hollandaises. C'est un peu compliqué...
- Oh, moi je suis né d'un père breton et d'une mère alsacienne, alors vous savez, mes origines n'ont rien à envier aux vôtres... Surtout que les deux passent pour les pires caractères de France !
- Et c'est usurpé ?
- Un tantinet exagéré... Je n'aime pas beaucoup les généralisations, mais je dois reconnaître que l'on trouve parfois des caractéristiques communes dans certaines régions... Souvent expliquées par l'histoire et la géographie ! J'adore celles de mes deux régions, mais je suis un passionné : si je commence à vous en parler, je vais rapidement vous saouler !
- D'accord, gardons ce sujet pour une autre fois... Tu dois tellement te demander pourquoi je tenais tant à te rencontrer !

Ce soudain tutoiement me déstabilisait, je n'en avais pas l'habitude. Comme pour me répondre, elle lança avec un grand rire :

- Ah pardon au fait ! J'ai du mal à maîtriser le « tu » et le « vous », et parfois je mets les deux dans la même phrase, comme je l'ai déjà fait tantôt...

En effet... C'était un peu dérangement et délicieux en même temps. Je ne lui proposai pas de la tutoyer, c'était trop tôt pour moi.

- Pas de problème... En effet, voici une question que je me suis pas mal posée, ces derniers temps... Enfin je veux parler du sujet de la rencontre, pas du tutoiement !

Dans un grand éclat de rire, elle me coupa :

- J'entends bien, j'entends bien ! Et je vais m'empresseur d'y répondre. Je dois commencer par te dire que je suis une grande sentimentale.

Autant elle paraissait légère quelques secondes auparavant, autant elle était devenue grave. Elle semblait avoir une capacité incroyable à passer d'un état à l'autre, avec une grande spontanéité, ce qui me donnait l'impression qu'elle était profondément honnête.

Pour autant, ses paroles me donnaient une drôle d'impression. Avoir rendez-vous avec une inconnue qui s'apprêtait à me raconter sa vie amoureuse n'est pas habituel... A moins que ce soit... Voilà c'était clair, je la voyais venir, elle allait me dire qu'elle avait flashé sur cet homme qu'elle avait vu se battre pour une mallette seul contre cinq, c'était tellement romantique et cela confirmait ma première impression... Mais alors elle tombait mal, j'avais horreur de la facilité, avec les femmes, même quand je leur trouvais un certain charme !

Elle reprit, comme ayant deviné mes pensées :

- Vous l'aurez compris, je ne parle pas spécialement d'amour, mais de ressenti de la vie... (*ah non, je n'avais pas vraiment compris !*) Une sentimentale de la vie ? Bigre... D'abord c'est quoi une sentimentale de la vie ? Je mets des sentiments dans tout. Les êtres humains bien sûr mais aussi les animaux, la nature et même les objets ! J'ai toujours tout conservé, au grand désespoir de mes parents qui ne me comprenaient pas... Petite, je parlais aux objets, je leur prêtais une vie, des intentions, des sentiments...

- Je comprends mais...

- Ne t'inquiète pas, j'en viens à l'essentiel. Au cours de ma jeunesse, j'ai eu un oncle qui me ressemblait et que j'adorais. Un Néerlandais, qui avait passé la majeure partie de sa vie à courir le monde. De ces périples il avait écrit un manuscrit, sans doute ses mémoires, peut-être son testament. A moi seule, il avait lu quelques passages, qui me fascinaient. Je me rappelle encore de l'émotion que j'avais ressentie à l'écoute du texte, mais surtout pour la confiance qu'il m'accordait. Cela allait décupler mon ressenti des textes, notamment manuscrits et inconnus, témoignages de la richesse des vies humaines. Il rangeait soigneusement ce manuscrit dans une mallette qui un jour, fut volée. Les voyous, que j'imagine pourtant déçus par le peu de valeur de la mallette, n'eurent pas l'élégance de la rendre à son propriétaire et celui-ci, mon oncle, ne s'en remit pas. Il avait une mauvaise maladie qui peu après l'emporta rapidement. Pour toute ma famille sa mort était la suite logique et tragique de sa maladie ; moi j'ai toujours été convaincue que sans ce vol il se serait remis de cette épreuve. Il n'avait ni femme ni enfant, et on lui avait volé son passé ! A son enterrement, je me suis sentie investie d'une mission, celle de reprendre son rôle. Pas très difficile pour moi, j'étais déjà tellement attachée aux objets et aux écrits... et surtout à mon oncle ! Malheureusement à ce jour, à part mes mémoires de ce qui lui est arrivé, je n'ai pas eu le courage de m'y mettre, mais j'ai une vénération pour tout ce qui a trait aux écrits personnels. Manuscrits, correspondance... Quand je vous ai vu vous faire attaquer par ces voyous, mon premier réflexe a bien sûr été d'alerter les gens autour de moi. Mais quand je me suis rendu compte, en voyant voler les feuilles, de ce que contenait votre mallette, mon cœur s'est mis à battre la chamade. Bien sûr, l'image qui m'est venue était celle du manuscrit de mon oncle. Ces feuilles volantes, écrites à la main, sont bien un manuscrit, n'est-ce pas ?

- Euh oui, en quelque sorte... (*il faut que je gagne du temps !*) Qu'est-ce qui vous fait penser à un manuscrit plutôt qu'à une liste de clients ?

- Mon instinct, et il se trompe rarement. Je sens ces choses. Et puis tu sais, pas besoin d'être sortie de la cuisse de Jupiter pour savoir que des données sensibles d'entreprise sont rarement manuscrites, mon premier métier était dans l'informatique ! Je suis bien placée pour savoir que tout ce qui intéresse l'entreprise, la gestion ou la finance est traité par informatique, pour être certain que les informations soient stockées, sauvegardées, modifiables rapidement... Qu'est-ce qui peut motiver quelqu'un à écrire au moins une centaine de pages d'après ce que j'ai pu apercevoir, si ce ne sont des notes prises au fil de l'eau, de la vie, des voyages, des aventures, expressions romantiques prises en temps réel ? Même un livre se crée sur ordinateur, de nos jours ! Mais pas un manuscrit... Dis-moi, il s'agit bien de ce genre de chose, n'est-ce pas ?

Une grande gamine rêveuse, voilà ce qu'était cette Kristina Van de Wilde. C'était touchant, j'étais ému par cette histoire, sa manière de la raconter, de la porter, de la vivre. Ce qu'elle avait vu lui rappelait donc son oncle. Pourquoi la décevoir ? Entretenir son rêve n'était pas bien méchant...

- Il s'agit presque de ce genre de chose.

- Presque ? Que voulez-vous dire ?

- Ce manuscrit est un ensemble de réflexions sur la vie, le projet d'un livre.

- Quelle différence faites-vous ? Un « ensemble de réflexions sur la vie » est bien l'expression de votre âme, tout autant que la description de vos voyages ou de vos aventures ! J'ose vous le demander Monsieur Le Frennec, vous allez me trouver ridicule mais j'ose... Me permettriez-vous de jeter un coup d'œil à votre manuscrit ? J'en meurs d'envie, depuis trois jours je ne pense qu'à cela... C'est bizarre à dire, vous allez me prendre pour une folle... mais c'est comme si j'avais l'impression qu'une partie de ma vie était liée à cet objet...

Ah, elle aussi ! Moi qui me prenais pour un original...

Je trouvais sa demande un peu grotesque mais alors que dire de mon action au commissariat ? De quel droit l'empêcherais-je d'entretenir son rêve grâce à cet objet qui ne m'appartenait pas ? Et si j'en avais été l'auteur, pour quelle raison aurais-je refusé de satisfaire cette petite demande d'une personne qui m'était venue en aide et qui ne me déplaisait pas ?

Dans tous les cas, auteur ou pas, continuer à voir cette jeune femme ne me posait pas franchement de problème... Oui, mais si elle me questionnait trop en lisant, elle risquait de comprendre la vérité... Comment faire ?

L'idée la plus simple me vint rapidement : montrer quelques pages de mon choix, sans équivoque.

- C'est d'accord, je veux bien vous montrer quelques pages de ce manuscrit.

\*

Quelques heures plus tard, de retour chez moi, je levai la punition de la mallette et de son contenu, les sortis de leur réduit et, dans mon lit, entrepris de sélectionner quelques pages que je trouvais à peu près compréhensibles. Puis je m'endormis en pensant à cette drôle de situation.

Bizarrement, je ne ressentais pas vraiment de culpabilité à l'idée de cette imposture. N'avais-je pas eu dès le départ l'intuition que cette mallette serait importante pour moi ? Peut-être la raison était-elle dans la rencontre qu'elle avait provoquée avec Tina...

Je me rendis compte que depuis quelques heures, je trouvais joli l'accent belge. Et la nuit, tourna dans mes rêves une des pages que j'avais sélectionnées : « l'heure la plus noire de la nuit précède le lever du jour ».

\*

Kristina, elle, était au téléphone. Pleine d'enthousiasme, elle avait expliqué à son interlocuteur qu'elle verrait le manuscrit le lendemain. Elle lui dit « oui bien sûr, je te tiens au courant », puis lui souhaita une bonne nuit et raccrocha.

Elle s'endormit en pensant que c'était un moment important pour elle. Cet Aymeric ne lui plaisait pas, elle le trouvait un peu froid et distant, trop sûr de lui, et n'avait pas spécialement envie de passer un moment chez lui.

« Peu importe », conclut-elle, « l'important est que j'approche le manuscrit »



VI

- *Bouddha, peux-tu me dire quel est le chemin du bonheur ?*
- *Il n'y en a pas, c'est le bonheur qui est le chemin...*

Pourquoi lui avoir donné rendez-vous dès le lendemain soir ? Voilà que j'étais pris de court, le temps me semblait avoir filé plus vite depuis cette proposition... Surtout que je n'avais pratiquement pas eu une minute dans ma journée pour préparer ce moment ! Nous aurions pu nous rencontrer dans n'importe quel endroit public, restaurant ou bar, avec le manuscrit, mais j'avais le sentiment de devoir préserver celui-ci chez moi, sans doute à cause de la tentative de vol du square...

La sonnette retentit, ni en avance ni en retard.

- Eh bien, on peut dire que vous êtes ponctuelle... La réputation des nordiques est justifiée !
- Bof... C'est surtout que... au royaume des aveugles, les borgnes sont rois !
- Que voulez-vous dire ?
- Je veux dire que vous autres Français, êtes particulièrement disons... artistes sur la gestion des heures, alors ici je passe pour « carrée », alors que dans mon pays, je passe pour une bordélique, passez-moi l'expression, une sorte de française ratée... A la fin, je ne sais plus d'où je suis !
- Et que boivent en apéritif les françaises ratées ?
- J'adore les bières belges, mais cela m'étonnerait que tu en aies...
- Voyons... (*ouvrant le frigo*) : Maredsous Triple, Kriek cerise, Hoegaarden blanche, ou Charles Quint ?
- Eh bien... Monsieur est connaisseur, là tu m'épates !
- (*prenant l'accent belge*) J'adore les bières belges et le vin français, jamais le contraire ! Et j'ai des bons fournisseurs !

Je vis instantanément la déception dans ses yeux. Autant elle était flattée par ma culture de la bière belge, autant elle était choquée par mon accent copié de Coluche et je la comprenais, c'était pathétique !

- Excusez-moi, j'essayais de faire le bout en train, ce n'est pas forcément mon truc, je l'avoue...
- Pas de mal ! (*voulant dissiper ma gêne*). J'aime la Charles Quint. Connaissez-vous Bruges ?
- Non, juste qu'on l'appelle la « petite Venise du nord ». Pourquoi ?
- La « Charles Quint » vient de là, c'est presque impossible de la trouver en dehors de cette région. Je ne veux pas faire de la pub à mon pays, mais Bruges est une ville hors du commun, tu sais !

Rêveur comme j'étais, je me vis déjà visiter Bruges au bras de Tina, alors que je ne savais même pas si cette fille me plaisait vraiment ! La capacité à me tourner des films...

Après nous avoir servi une bière, je décidai de passer au chapitre « manuscrit », pour casser facilement le silence...

- Comme promis, voici quelques pages du manuscrit, que je trouve agréables... (*lui tendant une page*).
- « L'heure la plus noire de la nuit précède le lever du jour ». En effet, c'est très joli, mais qu'est-ce que cela veut dire exactement, pour vous ?
- Que pour qu'il fasse jour à un moment, il faut bien qu'il fasse totalement nuit avant !
- (*visiblement déçue*) C'est tout ce que ça veut dire pour toi ?
- Heu... Oui et non, et pour vous ?
- J'ai ma perception, mais ce n'est pas moi qui ai écrit cette phrase ! Si pour vous c'est cela, alors c'est cela !

Ah les femmes, décidément, elles vous collent dans un coin, comme on dit en boxe, et comment s'en sortir ? Difficile de les abuser... Dans la pertinence de sa remarque, j'aurais juré qu'elle cherchait la petite bête parce qu'elle avait deviné la vérité... Vite, donner le change ! L'heure la plus noire, l'heure la plus noire... Le lever du jour...

- Ça signifie aussi que le plus grand espoir peut naître juste au cœur du plus grand problème, quand on est dans le gouffre. Il n'y a jamais de raison de perdre espoir, la vie est plus forte que tout.

Waouh ! Qu'est-ce qui m'avait inspiré pareille pensée ? J'en avais la chair de poule. Bien sûr, que c'est ce qu'avait voulu exprimer l'auteur, et ce déchiffrement résonnait au plus profond de moi ! J'avais lu cette phrase la veille au soir, je l'avais sommairement interprétée, mais voilà qu'elle vibrerait en moi, grâce à Tina !

J'eus instantanément un enthousiasme débordant. Pour le livre, pour Tina, pour moi, pour la vie. Voilà pourquoi j'avais perçu ce livre comme si important pour moi ! Non seulement il m'avait permis la rencontre de cette fille mais de plus, l'alchimie entre elle, lui et moi, donnait quelque chose d'extraordinaire, une sorte de triangle magique.

Un sentiment incroyable m'envahit : l'impression que mon cœur accélérerait, qu'il battait plus fort dans ma poitrine. Je savais que je devrais faire diversion pour répondre à Tina, lui apporter des réponses crédibles et intéressantes, mais seule une chose m'intéressait désormais : la posséder.

Je la regardais ouvertement dans les yeux, et écoutais vaguement sa voix douce philosopher sur mon interprétation. Ce faisant, une partie de moi détaillait plus sournoisement les trémolos dans sa voix, sa bouche, ses courbes et ses formes, les tissus qui les recouvraient. Je me délectais de l'équilibre entre mes excitations psychologique et physique, un sentiment que je n'avais plus connu depuis longtemps.

Je décidai que coûte que coûte, Tina serait mienne ce soir.

\*

Quelques minutes auparavant, Tina avait été interpellée par la réponse pour le moins légère que lui avait faite Aymeric. Cela avait encore amplifié en elle le sentiment que le manuscrit n'était pas à lui, mais elle ne voulait pas le lui montrer, au contraire. Pour quelles raisons Aymeric faisait-il passer le manuscrit pour sien puisque ce n'était pas le cas ? C'était un mystère.

Quoi qu'il en soit, elle avait remarqué qu'elle ne lui était pas indifférente, et que plus le temps passait, plus il montrait d'évidents signes d'intérêt assez désordonnés...

« Ah les hommes, tous les mêmes » pensa-t-elle, « une jambe un peu dénudée, un courant d'air sous le pull-over, et on ne les tient plus ! ». Elle analysa qu'en définitive, Aymeric ne lui déplaisait pas non plus, avec ses maladresses et sa volonté de paraître parfait, peut-être pour lui plaire, ce qu'elle trouvait touchant.

Il n'était pas franchement son type d'homme, mais elle se voyait bien prendre du plaisir avec lui, juste parce que cela lui passait par la tête. Et puis, de toute manière, elle se devait de garder contact avec lui pendant un certain temps, pour le manuscrit, alors autant joindre l'utile à l'agréable...

Moi, j'étais en train de parler. Ce faisant, j'attendais le bon moment pour tenter de l'embrasser, et je m'imaginai plonger rapidement ma main droite dans son chemisier, droit vers sa poitrine qui m'obnubilait. Mon cerveau, mon cœur et mon corps étaient au comble de l'excitation.

Tina pensa : « C'est le moment, je veux qu'il me fasse l'amour maintenant ».

Lorsqu'elle plongea vers moi, me plaqua sur le divan, se coucha sur moi et m'embrassa fougueusement, je fus complètement pris de court. Je me dis alors que c'était bien la preuve de mon intuition : depuis le début cette fille me draguait, sans doute impressionnée par mon acte de bravoure, et maintenant par ce qu'elle imaginait être la profondeur de mes pensées couchées sur papier ! C'était un peu gênant que celles-ci ne fussent pas de moi, mais on pourrait toujours gérer cela après, chaque chose en son temps...

Ceci étant, j'avais décidé qu'elle serait mienne ce soir, il n'était pas question que je lui laisse l'initiative, même si c'était fort agréable. Je repris donc le dessus.

Tina pensa « Que voilà un beau mâle qui tient absolument à me montrer qui est le chef... Je ne vais pas t'en dissuader mon grand, tu es à moi désormais... ». Et elle se laissa faire.

\*

Au milieu de la nuit, à demi recouverte d'un drap, Tina s'éveilla d'un sommeil particulier où se mêlaient rencontres, sentiments, plaisir physique, travail, culpabilité, mais aussi son ex-petit ami belge... Et surtout Claude, qui était maintenant omniprésent dans ses pensées.

Elle refit le film de sa rencontre avec Claude. Tina était visiteuse médicale depuis quelques jours, et avait rendez-vous avec ce brillant médecin. Elle avait été instantanément attirée, comme happée, par cet homme à la cinquantaine tonique et aux tempes grisonnantes, sûr de son art comme de son charme.

Ils s'étaient plusieurs fois trouvés en tête à tête au restaurant mais elle repoussait systématiquement ses avances, sans qu'elle-même sache réellement pourquoi. Certes il était marié, avait de grands enfants, mais c'était lui qui la cherchait et non l'inverse, sa culpabilité était limitée. Elle appréciait son contact, leurs rendez-vous dans de bons restaurants une à deux fois par semaine, son art de vivre, sa classe. Il la rassurait, lui offrant une sorte de protection sereine. Et puis... Il était son seul ami, ici ! Alors elle avait eu peur de le perdre, peur qu'il la laisse tomber une fois son but atteint...

Fin psychologue, Claude l'avait senti, et trouvé l'argument fatal : il lui expliqua qu'il la comprenait, qu'il serait extrêmement patient, qu'il attendrait le temps nécessaire, pour ne pas la brusquer... Les dernières défenses de Tina tombèrent alors, et elle lova son corps dans ces bras rassurants.

Depuis des mois maintenant, cette relation durait comme elle avait commencé : une à deux rencontres par semaine, au gré du planning familial et des interventions d'urgence du docteur. Si le sentiment de protection était toujours là, Tina était déçue de cette relation : déçue qu'ils se voient rapidement, en cachette, et qu'elle ne puisse pas prévoir d'avenir.

Dans des films, elle avait déjà vu des liaisons entre des jeunes femmes et des hommes mûrs mariés, généralement ceux-ci promettaient à leur maîtresse qu'ils allaient divorcer pour la rejoindre mais ne le faisaient pas, au grand désespoir de l'amoureuse éperdue qui se sentait alors trahie.

Mais dans son cas, rien à voir ! Elle n'aurait certainement pas voulu que Claude divorce et vive avec elle ; cette relation lui faisait du bien mais elle n'en demandait pas plus. A travers une lecture dans un magazine spécialisé en psychologie, elle avait découvert que de nombreuses jeunes femmes avaient tendance à « chercher le père » dans leur relation aux hommes. Elle se demandait si telle n'était pas sa situation, étant donné les mauvaises relations qu'elle avait eues avec son propre paternel. Il ne la comprenait pas et elle, estimait ne pas lui ressembler le moins du monde. Chacun voyait en l'autre une sorte d'animal bizarre et à présent, leur communication était proche du degré zéro...

Elle se représentait donc vivre avec Claude une relation « thérapeutique », où elle soignait ce besoin pour le voir disparaître un jour, et dans laquelle elle en profitait pour prendre du plaisir. Le hic, c'est que sur ce dernier plan son amant ne répondait pas vraiment à ses attentes, il n'était pas assez à son écoute. Comme les quelques autres hommes qu'elle avait connus avant lui...

Elle commençait à se dire qu'elle était peut-être très particulière sur ce plan ! En tout cas, cette relation devenait maintenant terne pour elle, d'une banalité déprimante. Claude le sentait sans doute, qui devenait moins serein voire légèrement agressif, comme en défense pour ne pas la perdre. Le voyant ainsi, Tina s'était rendu compte qu'elle avait phantasmé en ce docteur un homme tellement doué, grâce à son expérience et à son métier, qu'il serait à même de la faire accéder à une sorte de connaissance d'elle-même, la guiderait dans sa sensualité personnelle, la débloquerait. Il n'en avait rien été.

\*

Elle tourna la tête vers Aymeric.

Elle était chamboulée, désorientée par ce qui s'était passé quelques heures auparavant. Comment était-ce possible, comment avait-il pu lui donner autant de plaisir ? Elle avait le sentiment qu'il lui avait fait découvrir des mondes. Elle se rappelait de peu de choses, si ce n'est qu'oubliant pour une fois toute règle de bonne conduite élémentaire, elle s'était mise à hurler, hurler... comme si elle ne s'arrêterait jamais ! Était-il seulement conscient de ce qu'il avait réussi à faire ? Dans ces cris, il n'y avait pas seulement la jouissance de l'instant, il y avait toutes ces interrogations passées, tous ces moments de désespoir et d'incompréhension, qui disparaissaient définitivement et violemment !

Elle sentit une bouffée de reconnaissance lui monter à la gorge. Elle trouvait Aymeric soudainement beau, si beau...

Elle repensa au manuscrit et se dit que s'il lui mentait, il avait certainement une bonne raison. Après tout, c'était elle qui le harcelait avec ce bouquin, lui ne lui avait rien demandé ! Et de toute façon, Aymeric ne pouvait pas être malhonnête... Et puis finalement, quand elle pensait à la raison qui la poussait à approcher ce manuscrit, elle serait plutôt rassurée de savoir qu'Aymeric n'avait pas de lien avec l'auteur... Il fallait qu'elle sache, vite...

\*

Je n'en revenais pas. A peine avais-je ouvert les yeux et tourné la tête vers Tina, qu'elle m'avait demandé doucement, sereinement, sans le moindre reproche dans la voix :

« Aymeric, pourquoi me mens-tu sur ce manuscrit ? Je sais que tu ne l'as pas écrit ! »

J'avais fait des rêves agréables, où se mêlaient Tina, le livre et moi, pour mon grand bonheur. J'avais passé un moment exceptionnel avec cette fille que je ne connaissais pas l'avant-veille et que je ne trouvais même pas spécialement attirante, au départ... Et peut-être que nous étions au début d'une grande histoire !

C'est drôle, j'avais toujours eu l'impression que le lit n'était pas le plus important pour moi mais là, il s'était vraiment passé quelque chose de pas commun, une sorte de moment de communion. Parfois, la magie des corps confine à la communication avec le divin. Et vous laissez groggy, pantois et... heureux !

Comme un leitmotiv, m'était revenue dans mes rêves la fameuse phrase du livre : « L'heure la plus noire de la nuit précède le lever du jour ». Quelle magie... Cette fois j'étais au-delà de la compréhension : je la ressentais, cette phrase ! L'heure la plus noire de la nuit était si proche de moi, il y a quelques jours, et pourtant tellement loin maintenant, comme dans une autre vie... Et le lever du jour, au cœur de cette nuit avec Tina ! Merci Tina, de m'avoir poussé à l'interprétation de cette phrase hier soir, merci de l'avoir fait vivre cette nuit, merci au manuscrit et à son généreux écrivain !

J'avais décidément de plus en plus l'impression que ma vie était liée à ce livre...

Pourquoi avais-je menti ? Quelle bonne question, mais quelle libération également, de pouvoir y répondre et de lâcher mon acte !

- Comment as-tu deviné ?
- Intuition féminine... Je crois que tu n'étais pas très à l'aise dans tes explications... Si ces pensées étaient les tiennes, tu n'aurais pas besoin d'y réfléchir pour leur donner du sens !
- Bravo Sherlock ! Pourquoi avoir menti ? Je vais te le dire.

Et je lui racontai l'ensemble de l'histoire. Voilà, je me sentais mieux, après tout il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ! Et je lui expliquai aussi à quel point je commençais à être attaché à ce mystérieux manuscrit, dont les phrases tournaient dans ma tête le jour, la nuit, leur donnant un sens qui souvent prenait corps ensuite... Loin de la punition que je lui avais infligée il y a quelques jours, je voulais maintenant le lire intégralement, le déchiffrer et m'en imprégner, avec elle si elle en avait envie !

Tina était rassurée sur les motivations d'Aymeric, simplement courageuses puis naïves. Un grand romantique, lui aussi. Cela le rendait encore plus charmant à ses yeux. Mais il parlait de ce manuscrit comme d'une personne, l'objet prenait trop d'importance à ses yeux.

D'abord elle avait prévu de prendre son temps, mais cela devenait impossible. Elle devait agir vite, très vite. Elle décida que ce serait pour le lendemain.

VII

*« La vérité est une ligne tracée entre les erreurs »  
Franz Anton Mesmer*

Le matin, Tina avait pris le temps de déjeuner avec moi, puis filé vers son travail.

Moi j'étais au chômage, et je décidai de rêvasser dans mon appartement, me laissant transporter par les effluves laissées sur place par mon amante de la nuit. Sa présence était encore comme palpable et j'en profitai pour replonger dans le manuscrit, tentant de reproduire l'alchimie de cette curieuse relation à trois.

*« La carte n'est pas le territoire »*. Quel pouvait bien être le sens de cette pensée ? J'en saisis les mots, la phrase, mais le sens m'échappait, et pourtant c'était comme s'il était à portée de main, que je le connaissais... Quelque part... J'en cherchais la signification profonde comme un mot que l'on a au bout de la langue, et qui s'éloigne alors même que l'on a l'impression de s'en approcher... Et qui tout à coup apparaît à un moment totalement incongru, par exemple au beau milieu d'un déjeuner d'affaires !

*La carte n'est pas le territoire*, évidemment c'est clair, c'est juste une représentation. Et alors ? Tout est représentation dans la vie ! Le mot n'est pas l'idée, le souvenir n'est pas la vie, le monument n'est pas la bataille... Oui, mais que veut dire l'auteur ? La pensée était forcément plus profonde, et je l'avais à portée de... cerveau ! Cela commençait à m'énerver, et je me mis à feuilleter les autres pages, à la recherche de quelque chose d'intéressant qui me changeât les idées, et certainement pas une autre phrase sibylline !

J'écartai donc pour l'instant les pages de pensées philosophiques, pour en choisir une au contenu plus dense. Je compris rapidement qu'il s'agissait de la première page du manuscrit car après quelques considérations générales sur la vie, elle se terminait en minuscules caractères de la manière suivante :

***Voyageur, si vous suivez ses énigmes, si vous répondez aux questions de ce livre, vous découvrirez le secret qui m'anime, le trésor que je lègue à celui qui se montrera suffisamment perspicace. La route est pleine de voyages, longue et semée d'embûches, vous ne compterez ni votre sueur ni vos larmes.***

***Vous devez vous engager sur un point : si vous arrivez jusqu'au trésor, vous en jouirez autant que faire se peut, avant de le transmettre. Ne le transmettez ni avant ni après ce stade. Mais quand vous le transmettez, il devra avoir acquis encore plus de valeur, grâce à vous. Vous l'aurez fait fructifier.***

***Vous pourrez alors choisir celui, celle ou ceux à qui vous le transmettez : ils devront être, à leur tour, dignes d'en jouir et aptes à le transmettre.***

***Vous commencerez votre voyage par la presque solitude enfantine, vous y ferez la découverte importante qui, grâce à ce manuscrit, vous permettra de continuer.***

***Si par aventure vous ne parveniez pas jusqu'au trésor, vous devrez faire passer ces savoirs comme vous les avez trouvés.***

***Bon vent, Kenavo.***

Kenavo, « au revoir » en breton ! Le type qui avait écrit ce manuscrit était un breton, comme moi ! (enfin comme la moitié de moi !). Et encore le vent... Après les cartes et le voilier qui avance même avec un fort vent de face... Mais finalement, quoi de plus normal pour un breton...

Passé cet accès de patriotisme régional, je relus l'ensemble. Un secret, en fait même un trésor, un chemin semé d'embûches, des voyages... C'était Dan Brown ce type, ou il avait juste été trop influencé par « Da Vinci code » ? Allais-je découvrir dans une autre page des symboles religieux style « croix celtique » qui saigne, ou le complot d'une ancienne loge maçonnique visant à assassiner l'abbé Pierre ?

Une fois de plus, je trouvai bien puéril mon intérêt pour le manuscrit, qui ressemblait globalement à une farce, je devais bien me l'avouer... Tout cela n'avait ni queue ni tête : un trésor que je trouverais après bien des voyages, de la sueur et des larmes, dont je devrais profiter jusqu'à plus soif ce qui impliquait de le dépenser, et le faire fructifier en même temps, avant de le transmettre... Commencer par fouiller mon enfance, alors que le type qui avait écrit ce bouquin ne pouvait pas me connaître...

Quoi qu'il en soit, ceci était bien exaltant, et si je ne croyais pas un traître mot de ce pavé, cela m'amusa d'essayer d'en déchiffrer l'ensemble, d'en connaître l'origine.

Pour ce faire, je décidai de changer de tactique, puisque je piétinais. J'avais fait des études assez avancées en mathématiques, et atteint un niveau qui m'avait permis de ne plus raisonner sur des formules mais sur des représentations dans l'espace, dans le virtuel. Et la solution se présentait généralement elle aussi de cette manière, souvent au cours de la nuit ! Comme par magie, les éléments se mettaient en action et la position finale donnait la solution... Qu'il suffisait de remettre en équations ! Un fonctionnement magique dont je n'avais jamais trouvé ni les clés ni l'explication, ce qui dérangeait mon esprit logique et cartésien...

Je me mis donc en action : plutôt que d'ausculter et de chercher à comprendre chaque page, je pris une feuille blanche et inscrivis les pensées que j'avais déjà lues, ainsi que le thème des pages plus fournies. Je les calligraphiai dans la disposition qui me venait à l'esprit, tantôt droit, de travers, en petit, en gros, entourées ou encadrées, puis découpai chacune des images ainsi formées.

Je les observais pendant un certain temps, puis en changeais la position, à chaque fois en attente d'un sens global qui se détacherait, de liens qui se feraient entre les phrases. Malheureusement, rien de plus que le thème marin ne me vint : bateaux, vent, carte, Bretagne... La Bretagne, terre de légendes... Que finalement, je connaissais assez mal...

Sans que je sache pourquoi, une phrase m'obnubilait : *« Vous commencerez votre voyage par la presque solitude enfantine, vous y ferez la découverte importante qui, grâce à ce manuscrit, vous permettra de continuer »*. A la réflexion elle me dérangeait quelque part, et je savais où : à Noirmoutier ! Noirmoutier, où j'avais passé la fin de mon enfance et l'adolescence, une fois mes parents divorcés...

Les images se bousculèrent dans mon esprit. L'annonce par mes parents de leur séparation, ma petite sœur en larmes, moi révolté... Puis, sans avoir eu le temps de dire « ouf », notre départ de Strasbourg pour Noirmoutier, mon père ayant obtenu notre garde et voulant vivre près de sa famille... C'étaient aussi les week-ends où ma mère venait nous chercher en train et nous emmenait faire du tourisme dans la région ou à Paris, ou bien nous ramenait à Strasbourg, pendant les vacances...

La souffrance de vivre sur cette île que j'avais instantanément rejetée sitôt découverte, elle qui me séparait de ma mère, de ma ville, de ma région, de mes amis... La solitude de cet isolement, loin de tout, sur une île... quelle idée, d'aller vivre sur une île... enfin une île si on veut, n'était-elle pas maintenant reliée au continent par un immense pont... Comme une pensée qui traverse l'esprit, je me demandai si on l'appelait toujours « île de Noirmoutier », elle qui n'était quasiment plus qu'une presqu'île...

*Presque île ? Solitude ? Enfance ? Presque solitude de l'enfance ?*

Non, ce n'était pas possible, l'auteur ne me connaissait pas, pourquoi aurait-il parlé de mon enfance, précisément?... Le hasard était tout de même troublant : si la solitude était une île, la « presque » solitude, serait une presqu'île ! Et j'y avais « presque » passé mon enfance...

Seul un point ne collait pas : la Bretagne. Je savais que Noirmoutier avait été bretonne, mais ne l'était plus. L'île était désormais sur le territoire de la Vendée, au grand dam des Noirmoutrins qui se sentaient pour la plupart bretons dans leur chair. Les repas du dimanche de mon adolescence, dans la famille maternelle de mon père, avaient ainsi été remplis de légendes celtiques et de chouannerie.

« Un Patural (le nom de ma grand-mère paternelle) sera toujours un breton, quel que soit le choix de l'administration française ! », semblait être le dicton de la famille. Des personnages ces Noirmoutrins, bretons ou non ! Je les avais gardés à distance, depuis mon départ, alors que je les aimais bien, d'une certaine manière j'étais fier de descendre d'eux... Peut-être trop fier pour me l'avouer réellement... Mais suffisamment pour reprendre à mon compte cette ascendance « bretonne » qui ne l'était pas vraiment... Trop fier aussi pour me retourner : être breton, cela se mérite ! J'étais parti en claquant la porte, j'assumais...

Quoi qu'il en soit, Noirmoutier n'était pas en Bretagne, donc cela n'allait pas. Je relus attentivement le texte, pour découvrir qu'il n'était nullement fait mention de la Bretagne, si ce n'était une signature exprimée en breton (« Kenavo »), qui du reste était bien la langue historique de Noirmoutier... Et même si la Bretagne avait été cruciale dans l'histoire, Noirmoutier était... « presque » en Bretagne !

Une irrésistible envie de consulter les horaires de TGV me prit. Je savais que Lyon – Nantes se faisait maintenant en quelques heures, et que les correspondances pour Noirmoutier étaient fréquentes.

J'étais pris d'un élan terrible, sans raison réelle si ce n'était celle de me donner une excuse de retourner à Noirmoutier, et peut-être de m'y mettre à l'épreuve. Je ne voulais pas creuser plus avant le bien-fondé de

cette histoire : je voulais y croire, simplement parce que j'en avais envie ! Et puis... « Faîtes confiance à votre inconscient » disait l'auteur ? Alors pourquoi pas...

Tandis que je me connectais à Internet, je me pris à rêver d'emmener Tina avec moi.

\*

Kristina déambulait en ville, bien qu'elle eût prétexté son travail pour partir tôt de l'appartement d'Aymeric. Elle n'avait pas de rendez-vous, c'était la journée de la semaine qu'elle consacrait aux tâches commerciales mais elle ne se sentait pas d'humeur à impulser, prendre des contacts, relancer...

Elle avait pris le premier train puis le métro, et se promenait maintenant dans le Vieux Lyon, un des plus vastes ensembles Renaissance d'Europe, classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Elle était toujours capable de s'émerveiller pour cette ville dans la ville, mais là elle marchait comme un fantôme, perdue dans ses pensées confuses, sans prêter la moindre attention au monde qui l'entourait. Aymeric, Claude, son ex-petit ami, son travail, ses objectifs... Quel capharnaüm ! « C'est bien toi, de courir trente-six lièvres à la fois, puis de ne plus rien comprendre » pensa-t-elle. Et elle décida de calmer le jeu avec Aymeric. Elle sentait qu'elle n'allait pas maîtriser la situation, ses sentiments, et en était effrayée. « Pas le moment ! »

Son téléphone portable la sortit de sa torpeur. « Tiens, je ne connais pas ce numéro » pensa-t-elle

- Tina ? Excuse-moi, c'est déjà moi, Aymeric !
- Oui, ça va ?
- Super ! Ecoute, j'ai un truc génial à t'expliquer, on peut se voir ?
- Euh... Se voir quand ? (*Aïe aïe aïe...*)
- Je ne sais pas, je peux te demander où tu es ce midi ?
- A Lyon centre mais... (*Hors de question qu'on se voie à midi, c'est dans deux heures !*)
- Puis-je t'inviter à déjeuner ? On se fait une terrasse ?
- (*Non !*) Oui !
- Génial, on se rejoint où ?
- Si tu veux, je t'attends à la sortie de métro « Vieux Lyon », vers midi cela te va ?
- Ok, super ! A tout à l'heure, je suis super impatient !
- Moi aussi, à tout à l'heure !

« *Bravo, pauvre fille, tu penses noir et tu dis blanc* » lui dit sa tête. « *Génial, quelle joie !* » lui souffla son cœur.

Sa matinée s'illuminait. Elle regarda machinalement sa montre pour calculer dans combien de temps ils se rejoindraient, alors qu'elle avait déjà lu l'heure, quelques secondes auparavant...

Elle s'en voulait de cet enthousiasme excessif, de ces contradictions, mais cela échappait à son contrôle, et c'était un phénomène nouveau pour elle. La légèreté de l'instant avait pris le pas sur le calcul, et elle décida de se laisser aller pendant les heures qui allaient venir. Elle pourrait toujours réfléchir après...

\*

Au cours de notre déjeuner dans la rue Mercière, j'avais eu du mal à lui parler de mon voyage pour Noirmoutier et de ma proposition de m'accompagner, tant je trouvais saugrenue cette idée de lui proposer, comme cela, de faire ses bagages et de partir trois jours avec un quasi inconnu, le soir même... Pourtant, ses yeux s'étaient mis à briller puis elle avait refusé pour des raisons professionnelles, ne pouvant se libérer lundi. J'avais eu l'intuition que là n'était pas la raison de son refus, et interprété qu'elle ne souhaitait certainement pas que les choses aillent aussi vite entre nous.

Après ce repas, nous avons décidé de nous offrir une promenade digestive, en traversant la Saône par la passerelle piétonne puis en déambulant dans les rues d'influence florentine du Vieux Lyon. Passant devant la cathédrale Saint Jean, que je trouvais simple et jolie, sans plus (je lui préférais celle de Vienne), Tina me demanda :

- Connais-tu l'histoire incroyable des cardinaux dans cette cathédrale ?
- Non, et cela m'intéresse, j'adore l'histoire des pierres ! Qu'ont donc fait des cardinaux dans cette cathédrale ?
- Pas des cardinaux, LES cardinaux... Tous les cardinaux !

Tina ménagea son effet, pas peu fière de donner une leçon d'histoire de France à son français d'amant, qui plus est passionné de vieilles pierres... Elle se surprit à remarquer qu'autant le matin elle déambulait sans enthousiasme dans ces rues, autant elle avait maintenant retrouvé toute sa verve et sa passion pour son quartier...

Elle s'étonna de la brutalité de ces changements d'état interne auxquels elle n'était pas habituée.

- Bon alors, tu me racontes ou c'était juste pour faire avancer le Schmilblick ?
- Hein ? Faire avancer quoi ?
- Heu... Laisse tomber, c'est un vieux sketch de Coluche...
- Ah oui, ton père spirituel pour les accents du monde ?
- Décidément j'aurais mieux fait de me taire, cela ne me réussit pas d'essayer de faire le bout

en train...

J'avais pris l'air faussement vexé. Elle fit semblant d'y croire, et de devoir me consoler :

- Je me moque gentiment, mais promis je ne te parlerai plus de ta brillante imitation ! Donc, nous sommes aux alentours de 1320, je ne sais plus exactement. Le roi de France était Philippe le Long, le deuxième fils de Philippe le Bel, tu sais celui des « rois maudits » qui a fait brûler les Templiers. A cette époque, Eglise et pouvoir étaient très liés comme tu le sais certainement : les ecclésiastiques possédaient des richesses invraisemblables, des terres et les paysans qui étaient dessus, et de son côté, le roi avait besoin de l'appui spirituel et s'en servait pour asseoir son pouvoir. Or pendant plus d'un an, il y avait eu carence dans la Direction spirituelle : le pape était mort, et les cardinaux ne parvenaient pas à s'entendre pour élire l'un d'entre eux au poste suprême. Le roi de France ne supportait plus cette situation, et décida de prendre les choses en main.

- Comment cela, il ne supportait plus cette situation ? Que la politique et la religion soient liées à cette époque c'est clair, mais qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, qu'il y ait un pape ou non ?

- Tu ne te rends pas compte ! Pour la France, surnommée « la fille aînée de l'Eglise », ne pas avoir de pape c'était manquer d'un atout politique de premier ordre ! A ton avis, comment faire pour lancer une expédition punitive pour mater la Flandre, par exemple ? Deux motivations pour les soldats de fortune : la première, mettre à sac les villes, donc voler et violer, la seconde, s'ouvrir les portes des cieus ! L'alliance de la bassesse humaine et de la promesse d'un monde meilleur ! Mais sans la bénédiction de l'Eglise, point de cieus, et les paysans pouvaient même craindre que Dieu soit de l'autre côté... Et sans pape, pas d'Eglise parlant d'une seule voix donc pas de consigne pour les curés de campagne... L'Eglise était une réelle arme politique et le roi de France était bien placé pour le savoir... surtout celui-ci, qui avait l'exemple de son père qui en accord total avec le pape, avait fait déclarer hérétiques les Templiers pour faire main basse sur leurs richesses et ainsi remplir les caisses de la France !

- D'accord d'accord, ce Long Philippe avait besoin d'un pape. Mais il ne pouvait tout de même pas forcer les cardinaux à s'entendre !

- Eh si, juges-en par toi-même : les cardinaux étaient donc enfermés en conclave en la cathédrale de Lyon, celle-là même que tu as devant les yeux, mais ils piétinaient dans leur élection. Le roi donna l'ordre de murer les portes de la cathédrale, de limiter le personnel d'accompagnement des cardinaux et de nourrir ceux-ci... de manière dégressive au fil des jours ! Plus ils attendaient, moins ils mangeraient ! Et bien sûr, il leur précisa qu'ils ne pourraient quitter ce lieu que lorsqu'un pape serait nommé ! Cela prit du temps, mais finalement Jean XXII (un français, tiens c'est drôle !) fut élu...

- Waouh, quelle culture, tu m'épates ! D'où tires-tu tout cela ?

- Tu sais, c'est facile pour moi de faire la maline devant cette cathédrale : j'aime tellement ce quartier que j'ai suivi deux fois la visite « Vieux Lyon, histoire et traboules », alors j'en connais quasiment les explications par cœur ! Et puis... J'ai toujours adoré l'histoire de France !

- Ah bon, et comment cela se fait-il que tu t'intéresses autant à l'histoire de France ? C'est pareil pour tous les pays ?

- Je vois... Tu ignores sans doute que les territoires qui sont devenus la Belgique faisaient partie de l'empire des Francs jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle... où ils passèrent sous domination des Pays-Bas et des Habsbourg et que soit proclamée... juste après la Révolution Française, en 1790, l'indépendance des « états belgiques unis », puis que de nouveau les Français occupent le pays entre 1795 et 1815... Tu vois, l'histoire de la Belgique fait partie de celle de la France, tu crois que c'est par hasard que nous parlons la même langue, avons les mêmes racines pour ce qui touche à la cuisine, que nous apprécions votre vin et vous notre bière ? Et l'histoire balbutie : pas politiquement mais économiquement cette



fois... depuis plusieurs années, bon nombre d'entreprises wallonnes passent sous contrôle de capitaux français, vive l'Europe... qui ne se fait pas assez, sauf pour régenter la taille des boîtes de camembert ! Et comment tout cela finira, une fois que les employés qui l'acceptent auront fini d'être rapatriés aux sièges parisiens des nouvelles maisons-mères ? Par un demi-pays de chômeurs et de retraités ? La France s'en fout bien, au contraire c'est bon pour elle et puis... ce n'est pas le même pays, quant aux Flamands c'est encore mieux ils l'ont enfin, leur revanche : maintenant, aux Wallons aisés d'apprendre le néerlandais à leurs enfants s'ils veulent assurer leur avenir ! Et les autres ils vont faire quoi, alimenter vos blagues ridicules en ouvrant des friteries ?

- Je croyais que tu étais justement d'origine flamande...

- Oui et alors ? Voilà que tu y comprends quelque chose toi, à la Belgitude ? Déjà pour les Belges ce n'est pas facile, alors pour les autres je ne te raconte pas... Et puis si déjà tu t'étonnes qu'une pauvre petite Belge connaisse un minimum de l'histoire de France, je ne vois pas comment...

*Je commençais à me sentir dépassé par la tournure que prenait cette discussion, un sentiment d'incompréhension et d'injustice montait en moi. Je ne l'avais tout de même pas insultée, quelle mouche avait donc piqué Kristina ? Allais-je continuer longtemps à subir sa crise de délire ? Je la coupai.*

- Bon tu veux bien te calmer un peu ? Qu'est-ce que j'ai dit de si grave ? Ne puis-je pas être étonné qu'une étrangère connaisse aussi bien l'histoire de France ? C'est quand même assez rare, non ?

- Ouf ! De fait, tu n'y comprends rien. Du haut de votre arrogance, vous nous regardez avec condescendance comme des petits frères un peu demeurés, j'en ai par-dessus la tête, l'étrangère te salue !

Sur ce elle me planta là, devant la cathédrale de Lyon, ses pavés, ses fantômes de cardinaux, les terrasses, et les passants, tous ces passants... Elle s'était dirigée rapidement vers la rue St Jean, étroite et noire de monde.

Je restai suspendu, comme si le temps s'était arrêté. Je n'avais rien vu venir, et ne comprenais décidément pas cette réaction hors de propos. Tout de même, je n'étais ni historien ni sociologue ! Et qu'avais-je dit de si blessant ? Un étranger c'est quelqu'un qui vient d'un autre pays, et ce n'est pas insultant ! Bon, j'aurais pu sentir le vent tourner et éviter ce mot mais tout de même... Devais-je lui courir après pour la raisonner ? Certainement pas, j'étais maintenant bien trop énervé pour cela... Quel sale caractère ! Finalement, c'était peut-être écrit, et très bien ainsi... Au fait, qu'est-ce que j'étais venu faire à Lyon ?

Mais je la vis revenir vers moi, se frayant un chemin dans la foule.

*Finalement, c'est une fille intelligente. Elle va s'excuser, mais il est hors de question que j'accepte sans broncher ! Qu'est ce que c'est que ces manières ? Il faudra quand même que je lui dise ma manière de penser, sinon comment démarre notre relation ?*

Légèrement essoufflée, elle me lança vivement :

- Au fait, tu sais où est né Charlemagne, empereur des Francs ?

- Non, je...

- A Liééééé, une fois !

Et elle repartit dans l'autre sens ipso facto.